

# Le palmier dans la civilisation matérielle Kongo (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)

**Lucien NIANGUI GOMA**

*Université Marien Ngouabi (Congo-Brazzaville)*  
nianguigom@gmail.com

**ZOUNOU Noumawudo Hermione**

*Laboratoire Société Environnement (LaSen/Université de Parakou)*

## Résumé

*Les sociétés Kongo de l'époque précoloniale s'avèrent pleine de finesse et de génie lorsqu'il s'agit de se doter de moyens matériels nécessaires à l'existence. La nature, qui leur a donné les produits de base, est incontestablement d'un grand apport dans cette créativité foisonnante que l'homme et la femme ont toujours eu en partage. Grâce à ses multiples usages, en effet, le palmier s'est continuellement trouvé au centre des dynamiques sociales des Kongo. Il est question dans ce travail de montrer qu'outres ses fonctions d'arbre fruitier, le palmier intervient dans la cosmétique, l'alimentation, la confection des instruments de musique et de pêche ; il donne des fibres nécessaires à la confection des vêtements, au tissage des étoffes-monnaies., la pharmacopée, l'alimentation, l'architecture, etc. En outre, il s'agit dans ce texte de montrer le rôle du palmier dans la civilisation ancienne kongo.*

*Mots clés : palmier, civilisation, kongo étoffes-monnaies, alimentation, matérielle.*

---

## Summary

*The Kongo societies of the pre-colonial era prove to be plain of finesse and genius when it comes to obtaining material means necessary for existence. Nature, which gave them the basic products, is undoubtedly a great contribution to the abundant creativity that men and women have always had in common. Thanks to its multiple uses, the palm tree has always been at the center of Kongo's social dynamics. The aim of this work is to show that besides its functions as a fruit tree, the palm tree is involved in cosmetics, food, making musical instruments and fishing; it gives fibers necessary for making clothes, weaving of coin-cloths, pharmacopoeia, food, architecture, etc. In addition, it is in this text to show the role of the palm in the ancient Kongo civilization.*

*Key words: palm tree, civilization, kongo stuffed fabrics, food, material.*

---

## Introduction

La civilisation ancienne des Kongo s'est édifiée à l'ordre des palmiers. Et ceci n'est pas seulement une image, car le palmier a donné au personnage kongo sa personnalité. Toute une civilisation s'est articulée autour de cet arbre. Dans la symbolique végétale kongo, le palmier est un arbre femelle, noble. Voilà justifié notre sujet qui ne manque pas d'intérêt. L'histoire nous apprend que ce cas n'est pas isolé lorsque l'on pense à l'olivier dans la Grèce antique, au cèdre en Phénicie, au papyrus et au lotus en Egypte pharaonique, au riz et au bambou en Extrême-Orient, au blé et à la vigne en Europe occidentale. Toutes ces plantes ont été, pour ainsi dire, des plantes de civilisation comme le furent le riz en Sénégambie et l'igname en Afrique Occidentale forestière. Le génie Kongo a su expliciter au mieux le palmier, qui est devenu un patrimoine national. L'utilité du palmier est polyvalente. Il fournit des matériaux à l'architecture et au transport, il donne des fibres nécessaires à la confection des vêtements, au tissage des étoffes-monnaies. Il procure les ressources cosmétiques, à l'alimentation, aux instruments de musique et de pêche à la pharmacopée. La méthodologie exigée pour l'approche scientifique de cet article comporte nécessairement plusieurs facettes. La botanique, la sociologie, la linguistique, l'économie, l'onomastique et l'étude des structures mentales qui sont indispensables à notre démarche. Mais, en ce qui nous concerne, il s'agit dans ce texte de parler du rôle du palmier dans la civilisation matérielle kongo.

C'est la thèse que cette réflexion soutient. Arbre mystérieux et fascinant, en ce sens qu'il dépasse l'intelligence, il est aussi redoutable, angoissant et ambigu, à la fois du bien et du mal, de la fascination et de la répulsion, de la tendresse et de la haine.

L'objectif de ce travail est de prouver en quoi, le palmier occupe une telle place dans la symbolique culturelle et dans l'imaginaire collectif kongo, à l'image de l'olivier dans la civilisation grecque, du bambou en Extrême-Orient, du riz en Sénégambie.

La méthodologie exigée pour l'approche scientifique de ce travail est celle qui consiste à interroger les sources orales et écrites pour sortir de leur croisement des bribes des vérités historiques.

## 1- Le palmier dans le domaine alimentaire Kongo

La nourriture est le premier des soucis quotidiens dans toutes les civilisations du monde. La ménagère kongo est au centre de l'art culinaire. C'est à la préparation de la sauce à l'huile de palme, que l'on juge son talent. De toutes les spécialités gastronomiques, les Kongo préfèrent ce plat. De nombreux auteurs anciens l'avaient constaté. Dupré donne les détails utiles :

Leur manger ordinaire est du poisson frais et fumé, principalement des sardines qu'ils apprêtent avec l'arachide, le poivre de Brésil, le l'huile de palme<sup>63</sup>. Le Père Laurent De Lucques signale les mets cuisinés à l'huile extraite des fruits palmier en leur attribuant le nom général de maoma<sup>64</sup>.

Il s'agit en réalité de *mwamba ngasi*, très riche selon la composition nutritionnelle établie par le, professeur Côme Kinata<sup>65</sup>.

Glucides	10,6%
Protides	2,9%
Lipides	56,5%
Eléments minéraux	1,1%
Eau	28,9%
Déchets	64%

La noix de palme apporte essentiellement des corps gras et la vitamine A. elle est très riche en cette vitamine qui est nécessaire à la croissance et aux femmes enceintes et allaitantes.

Le palmier ne fournit pas seulement des noix à la consommation, mais aussi du vin de palme. Le Père Jésuite Jacome Dias en 1548 écrivait dans une lettre à propos du vin de palme au royaume de Kongo : *Le vin qui ressemble à du lait se tire des palmiers ; on l'appelle melasi et pour les naturels du pays, il est bon, (...)*<sup>66</sup>.

<sup>63</sup> Dapper, O, Op, Cit, p.385.

<sup>64</sup> Balandier, G, Op, Cit, p.153.

<sup>65</sup> Kinata, c, 1975, *l'alimentation traditionnelle en pays sundi*, p. 86.

<sup>66</sup> Willy, B, *Le royaume du Congo au XVe et XVIe siècle ; documents d'histoire*, p. 41.

L'exploitation du vin de palme est pratiquée avec ardeur par les Kongo. Elle est une pratique ancienne observée par les premiers européens dans le royaume de Kongo. Pigafetta en fait l'éloge et le qualifie de diurétique.

Les analyses faites au laboratoire par Nicole ont montré que le vin de palme contient 145 mg de vitamine « C ». La vitamine « C » est un antiscorbutique. Cette vitamine est aussi un stimulant et un défatiguant régularisant énergétiquement le système biologique. Ainsi, les Kongo font la sélection des différents vins. Nous en avons recensés quelques-uns.

Vin (Malavu)	Type de palmier	Qualité
Le nsamba	Elaeis guineensis	Vin de palme par excellence
Le badi	Borassus ou rondier	Le meilleur après le nsamba
Le mayonda ou le Tuomi	Palmier raphia	Très estimé
Le ntombé	Palmier bambou	Moins apprécié
Le mansongo	Faux dattier	Un peu aigre et aromatique

Une légume végétale ou chou palmiste (*mu soki ba*) entre dans le circuit alimentaire des Kongo. Mais la cueillette de ce chou provoque inévitablement la mort du palmier.

Toujours, dans le circuit alimentaire, nous avons dans les régions de l'intérieur du royaume de Kongo, à défaut du sel marin, les ménagères emploient des cendres obtenues par incinération des inflorescences mâles ou de la moelle du palmier ; ces cendres sont mélangées à la poudre de piment et subissent un lessivage sur filtre dans les récipients.

Aussi, loin qu'on puisse remonter dans le temps, les sociétés dites traditionnelles, à l'image de la société Kongo, ont développé, à des niveaux divers de leur évolution et de leur intégration, des industries artisanales dont on ignore la capacité de compétitivité. Parce qu'utilisant des techniques et des moyens rudimentaires, ces unités de production sont restées à une étape élémentaire. Toutefois, si l'industrie artisanale est demeurée sous-développée, les artisans, eux,

ont eu une connaissance suffisamment élaborée de leur environnement et sont parvenus à des réalisations, qui, aujourd'hui, font douter de la nature élémentaire de la technologie des sociétés d'antan. Le sel, *mungwa*, résultat irréfutable de cet artisanal local matérialisé au fond le génie créateur d'un peuple sans cesse heurté aux défis de son temps. Pourtant, la production du sel par les Kongo pose une série de questions d'ordre général. Depuis quand, et comment fabriquent-ils leur sel ? Dans une société où il existe plusieurs activités économiques et où la production socio-économique s'est de plus en plus faite sur la base de la division sexuelle du travail, qui a le monopole de la fabrication du sel ? Combien de type de sel les Kongo fabriquent-ils ?

L'origine de l'industrie saline Kongo reste inconnue. Les recherches à cet effet restent encore sans résultat. Il faut peut-être remonter à des millénaires, pour saisir enfin la phase d'amorçage de cette industrie. Jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, la société Kongo, parce que ne disposant pas d'écriture, ne livre aucune information liée à la production du sel et à son utilisation par les Kongo. Toutefois, au XVI<sup>e</sup> siècle, Pigafetta, qui écrivait sur la foi de son informateur D. Lopes, constate que les habitants du Nsundi commercent avec les régions voisines : ils vendent et troquent du sel<sup>67</sup>. Seulement, l'auteur portugais n'apporte aucune précision quant à l'origine de ce sel. Était-ce un sel issu de l'industrie locale ou étrangère ? La question mérite bien d'être posée en ces termes, d'autant plus que, depuis 1482, la société Kongo est en contact avec l'Europe. D'ailleurs, Pigafetta cite d'autres produits (étoffes, peaux de zibeline et de martres, ivoire, etc.) qui rentrent dans le circuit des échanges. Ce qui est sûr c'est que certains de ces produits sont d'origine indienne et portugaise, d'autres d'origine locale.

Rien ne permet de dire si le sel qui circule à l'époque dont parle Pigafetta vient exclusivement de l'industrie locale. Mais, les enquêtes de terrains, corroborées par les sources écrites, révèlent qu'il y a bel et bien eu des activités liées à la fabrication locale du sel. Cette fabrication était une spécificité féminine. Pour le faire, les femmes

---

<sup>67</sup> Pigafetta, F. Lopes, D. 1965, *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes*, traduite de l'italien et annotée par Willy Bal, p. 67.

utilisaient certains produits végétaux, en particulier les fleurs de palmiers à huile H. Babassana corrobore ce point de vue lorsqu’il affirme :

Dans les régions où les gisements de sel gemme ou le sel d’origine marine faisaient défaut comme c’est le cas pour le nord Congo et le Haut-Ogoué, les fabricants de sel utilisaient des substances végétales riches en chlorure et sulfate de potassium telles que les fleurs mâles de palmier à huile ou de bambou et certaines plantes aquatiques<sup>68</sup>.

Dans la phase préparatoire de l’activité, les femmes Kongo se faisaient aider par leurs enfants. La tâche de ces derniers consistait notamment à réunir le bois, à ramasser, dans la nature, les produits végétaux nécessaires à la fabrication du sel et à attiser le feu. Et dans la mise en place de la matière première, nécessaire, seuls le palmier et le bananier obéissent à des règles juridiques d’accès à l’espace contrôlé par le groupe lignager ; les autres produits végétaux échappaient à la surveillance de la législation foncière coutumière.

En pays Kongo, en dehors du sel marin, la fabrication du sel végétal était considérée comme une activité intégrant l’ensemble des activités et de productions socio-économiques. Ce qui n’est pas le cas avec les autres peuples. Par exemple, chez les Ngala (Cuvette congolaise), le procès de fabrication du sel végétal était considéré comme une importante industrie. Spécificité masculine dans ce pays du confluent, cette activité était accompagnée de rituels ésotériques et <sup>69</sup>d’interdits, bikila :

*On ne devait l’entreprendre qu’au moment de la pleine lune, période qui était supposée permettre au sel d’épouser au fond du vase cette forme pleine. Cette activité artisanale était ainsi le monopole exclusif des « Aînés » qui combinaient les techniques magiques au*

---

<sup>68</sup> H. Babassana, 1978, *Travail forcé, expropriation et formation du salariat en Afrique noire*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, p. 101.

<sup>69</sup> G. Sauter, 1966, *De l’atlantique au fleuve Congo, une géographie du sous-développement*, Paris, Mouton, pp. 276-277.

*procédé matériel de production. Le jour du procès de fabrication du sel, « l'officiant » était censé être en état de pureté sexuelle : il se devait de s'abstenir quelques jours auparavant de tous rapports sexuels afin d'éviter quelque risque de pollution féminine<sup>70</sup>.*

Les techniques de fabrication de sel sont simples et élémentaires. Le procès consistait à brûler la matière première. Les cendres recueillies sont versées dans un vaste entonnoir en rotin, ou constitué par une armature en bois recouverte de large sur les cendres ; cette eau se charge de sels et tombe goutte à goutte dans une marmite placée sous l'installation. Après évaporation sur le feu de l'eau recueillie, les sels se déposent et se cristallisent dans le fond du récipient.

Un autre aliment produit des palmiers, mieux appréciés des Kongo, ce sont des larves de *rhyncophorus phoenicis* (*nsombé*). Cette larve se développe dans le palmier. Il est de forme apode, gras et renflé à la partie sub-terminale. Elle est succulente. Le témoignage de l'explorateur Dybowsky reliant le Loango au Chari est précieux :

Je les (porteurs Vili) vois acheter avec empressement les produits blancs et ronds que je prenais pour une sorte de châtaignes. Ma surprise n'était pas petite lorsque, regardant de plus près, je n'aperçue que ce l'on se disputait avec tant d'avidité, c'étaient d'énormes larves d'un longicorne, qui vivant dans le tronc des palmiers et auxquelles les indigènes trouvent un goût délectable. On abat souvent et dont la présence est signalée par des trous extérieurs<sup>71</sup>.

Le palmier abattu et en décomposition laisse pousser différents champignons : le *bumwenge-mwenge*, le *tolekela*, le *bulundu*, (*plerotus*), le *bumpapanti*, le *buyoyo*, le *bunsakalankoja*, *bukutu bwa nkanka*. Certains champignons sont obtenus par la protoculture. On creuse un trou au fond duquel sont étalées des feuilles de bananiers.

---

<sup>70</sup> A, C, Ndinga Mbo, 2006, *Introduction à l'histoire du Congo*, p. 169.

<sup>71</sup> Dybowsky, 1893, *La route du Tchad, du Loango au Chari*, p. 57.

Sur celles-ci sont empilés les stipes frais de palmier, le tout est recouvert par une couche de feuilles de bananier au-dessous desquels sont classés les bambous ou de morceaux de bois. L'arrosage se fait matin et soir. Au bout de quelques jours, germent les champignons dit, *buku lwa mwenge*.

Dans le domaine du potager, les feuilles de palmier forment l'écran pour protéger les jeunes plants contre le soleil. Le feu qui est indispensable à la cuisson des aliments, serait transmis par l'intermédiaire du palmier.

Torday et Joyce rapportent une légende de feu, reprise par Laman :

*Le tonnerre était à l'origine, un animal ressemblant au léopard, mais de couleur noire, irascibles, il frappa un jour un palmier raphia dont les fibres prirent le feu*<sup>72</sup>.

Chez les Kongo nord orientaux, un homme pourchassant un porc-épic dans son terrier arriva, en creusant dans une zone rocheuse, qu'il ne put franchir, mais dont il rapporta quelques fragments qui se révélèrent donner des étincelles. Celles-ci enflammèrent par hasard l'étope du palmier.

La deuxième légende semble proche de la vérité. Les fameux fragments ne peuvent être que des silex qui ont permis aux hommes préhistoriques la connaissance du feu. Les informations orales recueillies au cours de nos enquêtes sont concordantes. Les ancêtres ont utilisé le choc du silex pour avoir du feu. Les étincelles produites s'enflamment au contact du duvet recueilli à la base du pétiole. Le duvet sert d'amadou (*bufundi*). Un autre procédé consiste à frotter deux morceaux de bois l'un contre l'autre en faveur de bourre de palmier. Celle-ci s'enflamme.

Les fibres de noix de palme séchées servent à activer le feu. Les noix et les pétioles augmentent la combustion. En certaines

---

<sup>72</sup> Torday et Joyce, 1911, *Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba ainsi que sur les peuplades apparentées, les Bushongo*, p. 45.

circonstances, l'huile de palme est utilisée comme liquide inflammable.

## 2- Le palmier dans l'investiture des rois et dans l'architecture au royaume de Kongo

Dans la civilisation kongo, le palmier a été un élément majeur dans l'investiture des rois et les médiateurs du pouvoir temporel et spirituel. L'une des pièces essentielles du symbole d'autorité kongo, c'est le couvre-chef ou couronne (*Mpu*). C'est un bonnet en forme de mitre finement tressé de palme, placé sur la tête. Il est signalé par la première ambassade portugaise (1491) qui visite la capitale Kongo. Ces représentants trouvent le roi coiffé d'un bonnet de palme tissé brodé très haut<sup>73</sup>. F. Pigafetta, confirme les observations : Ils (les rois kongo) se coiffaient d'un petit bonnet carré par le haut de couleur rouge et jaune, qui leur couvrait le sommet de la tête<sup>74</sup>.

Chez les Kongo nord orientaux, deux cérémonies symbolisent l'autorité du palmier : la désignation du futur chef et l'investiture. Pour la première, la cérémonie se déroulait ainsi :

À l'assemblée générale qui est présidée par le chef couronné, on exhibe les candidats. Ce sont d'ordinaire des enfants de douze à quatorze ans au plus. L'accord sur les noms a été choisi par les anciens de concert avec le président (...). A la fin des repas, on apportait une botte de jeunes feuilles de palmier tressées en forme de bracelets. Le chef les déposait d'abord sur la corbeille des ancêtres et les distribuait ensuite à tous les assistants. Chacun en revêtait un au poignet. Ce bracelet leur garantissait la protection des ancêtres, au porte bonheur à la chasse et faisait retrouver les objets perdus. Ils ne pouvaient l'enlever ; mais s'il se déliait lui-même, il devait le dépasser au pied d'un palmier<sup>75</sup>.

---

<sup>73</sup> W.G.L. Randles, (1968), *L'ancien royaume du Congo : des origines à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Haye, Cie, 275p.

<sup>74</sup> F. Pigafetta et Lopez, Duarte, (1965), *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes*, traduite de l'italien et annotée par Willy Bal, Louvain-Paris,

<sup>75</sup> S.J. Van Wing,(1959), *Etude Bakongo : sociologie, religion et magie*, Bruxelles, Desclée de Brouwar, 512 p.

Pour la seconde, la cérémonie consistait à apporter des feuilles de palmier tressées en bracelets ; le vieux chef les déposait dans les mains de l'investi et celui-ci en revêtait tous les membres du clan (J. Van Wing, 1959, p. 108). Les chefs investis portaient parfois sur la tête un pagne de raphia en guise de couronne, appelé : *lubongo lu nsundi*<sup>76</sup>.

Chez les Kongo occidentaux, précisément ceux du Loango, le cas le plus spécifique était l'intronisation du roi, appelée Lubiala la nganga Nvumbi. Avant la cérémonie, le futur roi visitait préalable les sept provinces. Au retour dans la capitale (Bwali), il affrontait la dernière épreuve celle dite du palmier. Il devait grimper jusqu'au sommet d'un palmier particulièrement élevé, en ne s'aidant que de bras et d'une seule jambe<sup>77</sup>. L'épreuve une fois accomplie, le roi était enfin élu. Il était alors coiffé d'une couronne de raphia (*ngundu*) fourni par le prêtre Bunzi. À l'issue d'un faste, le Ma Mboma Tchilangu (Président de la séance) et les 27 clans royaux se débarrassaient des rameaux de palmier qui leur couvraient le corps.

Dans les convenances sociales, le palmier était toujours présent. Le vin de palme, règle les conventions et les convenances sociales. Le Kongo place à différents degrés les visites et le protocole. Le chef qui vient rendre visite à son homologue se fait annoncer par le portier de l'enclos. Il décline son identité et ses titres. Il rentre dans l'enclos, précède ses sujets. Le chef qui venait n'avait pas les mains vides, il apportait avec lui le vin de palme, offrande obligée pour une visite à un chef. Il saluait en frappant les mains et désignant la calebasse, et il disait : voici la calebasse que j'ai fait apporter, mon beau-frère. Et au chef de répondre : présenter votre doléance. En vous présentant cette calebasse, je vous prie en même temps de vouloir me prêter deux mesures de Nzimbu. L'homologue qui recevait le vin de palme, traçait une croix sur le sol et disait : j'agréé le vin de palme, je vous remercie vivement. C'est le moment de boire. Le portier prenait une cruche et un bassin. Le visité demandait à son hôte, s'il n'avait pas de noix de cola. C'est le présent de l'amitié. Un des serviteurs du visiteur en

<sup>76</sup> P.J. Matens, (1942), *Les chefs couronnés chez les Bakongo orientaux; étude de régime successoral*, Bruxelles, Institut royal Belge, 455 p.

<sup>77</sup> F. Hagembucher. Sacrepenti, (1973), *Les fondements spirituels du pouvoir au royaume de Loango*, Mémoire OROSTOM, n°67, Paris 241 p.

présente un quartier sur la main droite étendue, tandis que la main gauche soutient l'avant-bras. Cet acte honorable était souvent considéré comme une preuve de confiance.

Monseigneur Augouard rapporte que les Kongo étaient pleins de civilité et prévenance, particulièrement les chefs des villages dont la tradition dépassait celle des Européens<sup>78</sup> (J. Witte, 1924, p. 112). La courtoisie des Kongo à l'égard des étrangers est différente. Le gage d'amitié exige que le vin de palme soit bu en présence de son hôte. Lors d'une visite au palais royal par exemple, un missionnaire, Jésuite en 1563 écrit : « *Il (le roi) tenait à la main une corne dans laquelle, il buvait le vin(...), il nous fit boire de son vin en sa présence, symbole d'un grand honneur*<sup>79</sup> ».

Le vin est généralement bu dans le même récipient que son hôte. Ce fait révèle un attachement réciproque d'amitié. Dupont au XIX<sup>e</sup> siècle en avait saisi l'importance :

Nous continuons sans nous arrêter jusqu'à un village de 8 cases où nous sommes rejoints par ledit chef. Il y obtient une grandealebasse de *malafu* (...) et qui est bue à la ronde dans une boîte de conserve à l'usage du village du village. J'ai bu la première coupe (...). Elle passa ensuite, au chef du présent village à son sous-chef de mon guide, à la suite, puis à ma bande rangée sur 2 lignes. Cela pris 10 minutes<sup>80</sup>.

Outre cet aspect du palmier, comme élément qui participe à l'investiture et dans l'exercice d'hospitalisation, il participe aussi dans l'architecture kongo.

La maçonnerie portugaise introduite en 1491, n'a pas bouleversé l'originalité architecturale Kongo, même si Cavazzi signale une technique d'emprunt, qui est celle de la paille de boue mêlée. Le sol est en terre battue et damée, souvent mélangé de terre de termitière, des fibres de noix de palme, et qui donne un sol très dur,

<sup>78</sup>B. J. Witte, (1924), *Un explorateur et un apôtre du Congo-Français. Monseigneur Augouard, archevêque titulaire de Cassiopée, vicaire apostolique du Congo-français. Sa vie, ses notes de voyages et sa correspondance*, Paris édition Paul Frères, 372 p.

<sup>79</sup> E. F. Dupont, (1889), *Lettre sur le Congo, récit d'un voyage scientifique entre l'embouchure du fleuve et le affluent du kassaï*, Paris, Renwald, 724 p.

<sup>80</sup> E. F. Dupont, (1889), Op. Cit, p 65.

imperméable et lisse. Le toit est conique ou en double pentes comme en Italie au XVI<sup>e</sup> siècle. Les gaulettes tiennent des lattes pour fixer la couverture proprement dite. Celle-ci est faite de tuiles de feuilles de palmier tressées ou de tuiles de bambou. Très attentif, A. Proyart consigne les observations à Loango :

Les Kongo emploient de préférence celles (branches) de palmier qui ont assez de consistance pour résister plusieurs années à la pluie et aux injures des saisons<sup>81</sup>.

La technique de la mise en paille n'a pas varié au cours des siècles. Celle-ci est encore en usage dans les milieux ruraux. On commence par la rangée des pailles ou de tuiles du bas et on va en remettant chaque rangée débordant très largement sur la précédente.

Pour les résidences royales ou des nobles kongo, étaient formées d'un enclos fait de paille qui formaient un véritable labyrinthe. Tout autour, poussaient des palmiers plantés à intervalles réguliers qui constituaient une preuve de la culture d'*Elaeiculture* par les Kongo. Dapper apporte un témoignage :

A Lovaango ou Banza Lovangiri, (Laongo), il y a devant les maisons de grandes allées de palmiers (...) Au milieu de la grande ville : c'est une grande palissade de palmiers, et forme un carré qui est large et long d'une lieue et demi<sup>82</sup>.

Les cases des ancêtres (case où les femmes sont en réclusion pendant la durée de leur menstruation, les cases des jeunes fiancées (*kikumbi*), les salles communes du repas (*mbongi*) et les étables, sont construits avec les palmes. Les nattes et les fauteuils en lattes de bambou rotins ornent l'intérieur des maisons. Le lit est fait de quatre fourchus enfoncés dans le sol ; dans le sens de la longueur, sont alignées les lattes en palmier raphia. L'éclairage des maisons est ordinairement assuré par le feu ; la lampe à huile d'introduction

---

<sup>81</sup> Proyart Abbé, *Histoire de Loango, Kakongo, et autres royaumes d'Afrique*, p. 42

<sup>82</sup> Dapper, O, 1635, *Description de l'Afrique*, p. 320.

récente est une petite poterie contenant l'huile de palme et d'une mèche.

Les maisons kongo étaient d'une mobilité permanente. Plusieurs arguments justifient la construction des maisons fragile et leurs déplacements fréquents. L'abondance de la matière brute (le palmier) favorise des nouvelles constructions. Jean-François de Rome, moralisait à cet effet :

Il paraît que c'est à dessein qu'ils (les Kongo) adoptent cette façon de construire (...) ; ils abandonnent cette maison et ne deux ou trois jours, ils en construisent une autre, car la paille avec laquelle ils construisent, n'est pas la paille provenant de leurs cultures, mais de la paille sauvage qu'on trouve partout abondamment<sup>83</sup>.

Une autre raison profonde du comportement kongo. Ils construisent en parfaite harmonie avec le climat. Les matériaux légers chassent à l'intérieur des maisons les chaleurs torrides et aèrent agréablement le milieu. Un tel climat justifie d'ailleurs le vêtement kongo. Les Kongo, par prudence n'ont pas réalisé une architecture monumentale. La civilisation urbaine kongo reste plus potentielle que réalisée.

### 3- Le rôle du palmier dans le transport

Le palmier a assuré la circulation des hommes et des biens dans la société kongo. Il a entretenu divers modes de transport et d'infrastructures. Il était utilisé dans les voies terrestres et des voies d'eau.

Dans la civilisation kongo, tous les transports terrestres se font à l'épaule, sur le dos ou sur la tête. Dans les zones de savane, le panier *mutete*, allongé, tressé de palmes est placé en équilibre sur la tête. La *mutete* est très avantageux. Il libère les mains qui sont indispensables

---

<sup>83</sup> Bontinck, F, 1640, *La fondation de la mission des capucins au royaume du Congo*, décrite par Jean-François de Rome, p.113.

à une locomotion rapide. Le colonel Baratier au XIX<sup>e</sup> siècle présentait parfaitement cet instrument :

La *mutete* est l'accessoire inséparable au Loango, celui sans lequel il ne peut pas porter, car il sera incapable à lui seul de soulever 30 kilogrammes ; il n'y réussit que grâce à la *mutete*, sorte de panier allongé fait de deux feuilles de palmier (...). La *mutete* est l'économie des forces, sans elle un Loango ne serait plus qu'en une moitié de porteur<sup>84</sup>.

Dans les régions forestières ou semi forestières, la *mutete* est remplacée par la hotte. Elle s'adapte parfaitement à cette écologie. Elle se confectionne avec des lattes de palmes fraîches. De forme allongée, les grandes d'entre elles atteignent 1,50 m; un bandeau frontal et les bretelles en assurent l'adhésion au corps. La charge à transporter est plus importante que celle de *mutete*. C'est un instrument féminin par excellence. Il impose cependant une marche lente. En dehors de la hotte, il y a aussi le *Nkutu*, sorte de besace portée en bandoulière, sert à transporter de petites charges (noix de palmes ou viande de chasse). Un autre moyen de transport exceptionnel de transport est exploité par les femmes Kongo. Les folioles du palmier sont étroitement entrelacées et servant de corde pour attacher le fagot de bois.

Dans d'autres sociétés kongo, il y a deux autres forme de transport : celui destiné au transport des Mfumu, chef ou notable et celui à caractère rituel. C'est le *kipoyi* ou le *tipoye*. Pour le premier, seules les autorités, en première place les rois ou les princes étaient privilégiés. Il est souvent orné de peaux de léopard fixées par les clous dorés.

Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, le *Kipoyi* a évolué dans ses formes. Les Capucins en décrivant le *Kipoyi* en usage au royaume de Kongo (XVII<sup>e</sup> siècle) le désigne sous le nom de hamac, filet en palmier raphia ; le lit portatif était formé non pas par une toile, mais du raphia. Jean François de Rome fiat état d'un hamac grand et long dont les

---

<sup>84</sup> Baratier, C, *Au Congo, souvenir de la mission Marchand : de Loango à Brazzaville*, pp. 14-15.

extrémités sont attachées à une perche. Les précisions de cette perche sont données par Cavazzi :

Ils (les noirs) s'en servent comme on se sert des bambous dans les nids orientales, pour porter les personnes de considération dans les hamacs ; parce qu'ils sont dans et qu'ils deviennent très légers lorsqu'ils sont secs<sup>85</sup>.

En fonction du statut social, le *Kipoyi* est porté par deux ou plusieurs personnes, en général, par les esclaves. Le Colonel Baratier s'en félicite d'ailleurs :

On est fort bien dans ce hamac de palme lorsque les tipoyeurs sont des professionnels. Ils s'en vont d'une allure toujours égale d'un petit trot glissant qui vous berce juste assez pour vous plonger dans une demi-somnolence ; on ne sent même pas les porteurs se relayer, la tige du palmier à laquelle on est suspendu, passe de la tête de l'un sur la tête de l'autre sans secousse et sans arrêt dans la marche<sup>86</sup>.

Le trafic entre les Îles de l'embouchure du fleuve Congo, notamment l'Île des chevaux et le port de Pinda (Soyo) a imposé l'entretien d'une petite flottille jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, le radeau continue à servir : « flotteurs faits de raphia huilé naviguant sur la rivière de l'Inkissi, ou assemblage plus complexes des troncs des palmiers « mus à la rame et à la voilé » est employé pour la pêche d'après Pigafetta.

Les travaux de génie civil permettent de jeter les ponts en-dessus des cours d'eau difficilement guéables. Ces ouvrages d'art, qu'il convient d'appeler exactement « pont de rotin, car ce sont les tiges de palmiers-rotins ou palmiers grimpants » qu'on utilise. C'est ce qui amène sans doute R. L. Wannin, de faire un rappel :

---

<sup>85</sup> Cavazzi, Op, Cit, p. 128.

<sup>86</sup> Baratier, c, Op, Cit, p.96.

Nous avons vu des ponts construits à la manière ancestrale, témoignant d'une technique éprouvée et d'un incontestable souci d'élégance architecturale, certains, larges de deux mètres environ, avaient une portée supérieure de vingt mètres. L'entretien des ponts, le débroussaillage des pistes et le curage des gués qui exigeaient une main-d'œuvre considérable ont toujours été à la marge de l'autorité de la localité<sup>87</sup>.

Comme on le constate, le palmier a favorisé les moyens de transport et de communication dans la civilisation Kongo. Pour ce qui concerne le tissage, Il convient de rappeler que c'est une activité masculine qui se transmet héréditairement et nul ne peut l'exercer librement. L'apprenti, le frère cadet, fils ou neveu utérin à l'artisan auquel il succédera.

Pigafetta dans sa description des régions orientales du royaume Kongo, avait consacré un long passage à cette industrie, qui sait allier la compétence technique et l'exigence esthétique :

Je dois décrire l'art extraordinaire avec lequel les habitants de cette contrée des régions voisines tissent divers genres d'étoffes comme des velours avec poils et sans poils des brocards, des satins, des taffetas, des damas, des armoisins et d'autres étoffes semblables qui ne sont pas certes faites de soi, (...). Mais ces étoffes qu'on vient d'énumérer sont tirées de la feuille de palmier ; il faut maintenir les autres bas et pour cela, les tailler, les élaguer chaque année afin qu'à la saison nouvelle croissant de feuilles plus tendres<sup>88</sup>.

Jean François De Rome de son côté présentait la solution :

L'étoffe qui se fabrique au Congo est faite de feuilles de palmes. On les met à rouir dans l'eau comme on fait le chanvre et le lin ; ensuite on en retire l'étoffe, celle-ci est

---

<sup>87</sup> Wannin, R., L., *L'art ancien du métal au Bas-Congo*, Belgique Champles, p.59.

<sup>88</sup> Pigafetta, F., Lopez, D., 1963, *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes*, pp. 36-37.

filée et avec ces fils on tisse les étoffes avec tant d'art et de variété de valeurs qu'elles sont vraiment très belles<sup>89</sup>.

Dapper pour sa part évoque une préparation presque similaire :

Tous les habits de Loango (vassale de Kongo) sont tissés en feuille de palmiers dont on coupe les premiers rejets qu'on laisse sécher (sic) puis on les ramollit et les rend souples (sic) avec du vin de palme en les frottant entre les mains<sup>90</sup>.

Le Kongo, fort habillés en tissage ont très tôt accordé une grande importance à l'art du vêtement, avant l'impact du christianisme, c'est-à-dire avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle. En effet, du XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, se manifeste la permanence d'un costume national. Le costume variait selon le statut social et selon les circonstances. Il exprime la richesse et le pouvoir. L'habillement fait donc apparaître une certaine stratification, une certaine hiérarchie dans les groupes sociaux. Pigafetta fait une description à propos du vêtement du roi de Kongo et ses courtisans qui l'habillaient d'étoffes faites de palme. Ils s'en couvraient le bas du corps en les retenant par une ceinture (nsuela) tissée de la même matière et finement travaillée, une sorte de rochet de forme ronde appelé dans leur langue Ingutu qui descendait plus bas que le genou et qui était fait à la façon d'un filet, fins tissus de palme<sup>91</sup>.

#### 4- Le palmier dans les domaines de chasse et de pêche

Le palmier est aussi présent dans les instruments de chasse. Dans la civilisation Kongo, la chasse a lieu bien en forêt qu'en savane. Elle se distingue du piégeage. Le chien est la vedette de cette activité. Avant de partir à la chasse, on attachait autour du ventre du chien un grelot (dibu) de la coque du fruit du palmier borassus. Le son du grelot permettait à son maître de le suivre et le retrouver. Le grelot est en

---

<sup>89</sup> Bontinck, F, 1964, *la fondation de la mission des capucins au royaume du Congo*, p.108.

<sup>90</sup> Dapper, O, 1635, Op. Cit, p.324.

<sup>91</sup> Pigafetta, F, Lopez, D, Op. Cit, p. 118.

outre, dans les hautes herbes, une protection pour le chien qui ne risque pas d'être abattu par erreur lorsqu'il traque le gibier.

L'usage du grelot est ancien. Battel au XVI<sup>e</sup> siècle indique une cloche de bois nouée au cou des chiens à la chasse<sup>92</sup>. Van Overbergh, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, notait :

Les chiens du Mayombe chassent à la façon de nos chiens courants ; seulement ils ne donnent pas de la voix. Les indigènes garnissent leurs chiens de gros grelot en bois qui s'attachent non au cou de l'animal, puis au milieu du corps<sup>93</sup>.

Il nous faut cependant lever l'équivoque à propos du grelot naturel et la cloche ou le grelot en bois évoqué par Battel et Overbergh. Laman apporte la lumière :

Les cloches sont appelées ndingi ou mpovila za londé et qu'elles appartiennent au nkissi londé<sup>94</sup>. Le mot ndingi désigne d'une part le fruit de borassus, et d'autre part une clochette de bois. Le grelot en bois dérive par conséquent du modèle du fruit. Le grelot en bois est utilisé par nécessité, lorsque la région est dépourvue de végétation de borassus. Battel et Overbergh ont décrit le ndibu en phase évolutive. Le véritable ndibu est toujours en palmier. Le ndingi ou le ndibu est utilisé en Afrique centrale selon Lindelom<sup>95</sup>.

Après une partie de chasse fructueuse, le gibier est partagé en fonction des feuilles de palmier distribuées avant la chasse. Les longues feuilles proportionnaient la part des adultes. Les moyennes et les petites correspondaient à celles des adolescents et aux enfants.

En ce qui concerne la chasse à piège, il en existe trois types, fabriqués avec le palmier depuis des siècles. On peut citer : le piège à

---

<sup>92</sup> Ravestein, E, G, 1901, *The strange adventures of Andrew Battel of Leigh in Angola and adjoining regions*, Londres, HaHalkinyt Society

<sup>93</sup> Van Overbergh, Cyr, 1959, *Les Mayombe (Etat indépendant du Congo)*, p 171.

<sup>94</sup> Soderberg, B, 1959, *Les instruments de musique au Bas-Congo et dans les régions avoisinantes*, p. 96

<sup>95</sup> Lindelom, K, G, *A nose trap appliance for the capture of the fruit eating of the lower Congo*, Stockholm, pp. 93-97.

collet, fabriqué avec le nervure du palmier ; l'écraseur, dont la grosse pierre est maintenue en équilibre précaire, par une tige, soutenue par une fourche enfoncée au sol. Une latte de palmier taillée fixée d'une noix de palme sert d'appât. En fin, nous avons le piège à trappe. Cette technique est plus utilisée par les enfants. Ils utilisent une petite nasse de forme conique allongée, tressée en latte de palmier. Cette technique de chasse n'attrape ne concerne que les rats. Sous l'effet du vacarme des enfants, le rat s'engouffre dans la nasse. Il est généralement pris vivant.

Dans le domaine de la pêche, il est important de signaler que le palmier était largement exploité. Divers instruments sont fabriqués ; *le kilembo*, *le muswua*, sont des nasses de forme conique. La pêche a lieu en toute saison, mais de préférence en saison sèche, lorsque les eaux sont basses. Elle peut être individuelle ou collective.

Les Kongo de la façade maritime ont employé le filet en fibre de palmier. Degrampré au XVIII<sup>e</sup> siècle apporte des détails :

Leurs filets ne sauraient être plus mauvais, ils ont voulu les modeler sur les nôtres, mais ils n'ont pu le faire aussi, de bon. Dénuée de chanvre, ils ont été forcée d'avoir recours au latanier et à la bourré de coco (...). Il est de ces filets si démesurément grands, qu'il faut deux ou trois pirogues pour les allonger<sup>96</sup>.

Outre son utilisation dans le transport, les coupons et ou les carrés de natte faits à base des palmes remplissaient la fonction monétaire.

## 5-Le palmier dans le système monétaire Kongo

Avant l'arrivée des Portugais, le système de troc animait l'activité économique Kongo. Les échanges portaient sur les vivres, les coquilles (*Nzimbu*), les produits de l'artisanal et la métallurgie. Parmi la gamme de ces produits, deux ont rempli la fonction monétaire : le coupon ou le carré de natte de palmier raphia et le coquillage

---

<sup>96</sup> Degrampré, L, *Voyage à la Côte occidentale de l'Afrique fait dans les années 1786-1787*, pp. 131-133.

*ollivancilaria nana* (Nzimbu). L'institution de ces deux monnaies a permis de passer du troc aux échanges monétaires ; ce qui n'exclut pas d'autres moyens d'échanges. L'utilisation du palmier entant que monnaie est millénaire. Il semble qu'il soit de même pour l'industrie textile qui provient du palmier. Son antériorité en tant que monnaie (*lubongo*) sur le *nzimbu* ne se discute pas.

Le *Lubongo* désigne un coupon ou un carré de de palmier raphia. Le terme est étymologiquement Kongo ; des variantes dialectales existent ; et n'ont subi aucune influence de leurs voisins, les Teke et les Eshira-ndumu. Ces derniers désignent le carré de raphia par le *Litsulu* et *ngarva* (ensemble des carrés de raphia).

Aujourd'hui, le *Lubongo*, désigne argent. Le sens primitif de « vêtement de raphia » est perdu. Mais, un lien demeure entre « vêtement » et « argent ». S'habiller, c'est dépenser de l'argent. Un tel glissement sémantique est lui-même le reflet d'un changement de mentalité, d'une évolution psychologique.

L'importance accordée à cette monnaie par rapport au *nzimbu* est démontrée par les premiers échanges luso-kongo. Les premiers échanges matériels entre les Kongo et les Européens ont pris la forme des cadeaux du roi du Portugal auxquels le roi Kongo a répondu à son tour par des présents : nattes, faites par les fibres du palmier, coupons de raphia et ivoires, etc., ont exercé la même fonction au royaume de Kongo. En Russie, les peaux d'écureuils après avoir servi de parure ont fini par servir de monnaie sur les marchés. De l'une à l'autre fonction, le glissement est logique. On passe sans effort de l'idée d'habillement, d'ornement à l'idée de la valeur, de la notion de la monnaie. La notion de la valeur du raphia et du carré de palmier vient alors importante et super-structurale, quand le marché local est fréquenté avec régularité. Il se produit le phénomène de l'offre et de la demande qui devient important, consolide la valeur de la monnaie du palmier ou du raphia. Elle débloque et stimule un effet tout à fait psychologique.

Certains vont taxer le choix des Kongo d'utiliser certaines plantes comme monnaie. Ce n'est pas un cas isolé. Certains peuples d'Asie choisiront le thé (en petits blocs comprimés dans le Tibet) ou le riz (Corée), comme monnaie. L'Inde importait de Perse et de

Caramanie une amande amère pour en faire une de ses premières monnaies. Au Mexique, les Aztèques utilisaient dans leurs petits règlements, les grains de cacao. Au Fouta-Djalou, les noirs comptaient et payaient en paniers de grains décortiqués (sorgho, de maïs de mil ou de manioc)<sup>97</sup>.

La distribution de *Lubongo* prenait deux aires différentes et se divisait en deux catégories : les marchés locaux et les échanges à longue distance.

Dans le premier cas, les coupons de raphia sont utilisés concurremment avec d'autres moyens d'échange. D'après le père Descouvrières :

Il y a tous les jours à Banza Malimbé un marché où on vend de la racine appelée machiaca, des noix de palme, des poissons, du sel. Des petites pièces de toile faites d'herbe tiennent lieu de monnaie dans le pays, chacune de ces petites pièces qu'ils appellent bongo est de la grandeur d'une feuille de papier et un peu plus d'un sol ou d'une baïoque de notre monnaie. Dans le temps où la racine de machiaca est abondante, on en achète pour un bongo<sup>98</sup>.

Dans le second cas, les coupons de natte de raphia étaient importés de l'Angola depuis le Loango par la mer, et du Stanley-Pool (Mumbu) par terre. En Angola, ces coupons servaient de monnaie, tant dans la communauté blanche que chez les noirs. Les soldes des soldats portugais étaient payés en cette matière jusqu'en 1664. La substitution de la monnaie de cuivre à cette monnaie bizarre a failli mener une révolution, et avait causé la mort de plusieurs individus<sup>99</sup>.

Le Kongo se procure auprès des Teke, les étoffes légères (nattes de raphia) surtout des dames appelé *Infula*, des satins, *marica*, des taffetas, *tanga* au dire de Pigafetta.

<sup>97</sup> Sedillot, F, 1964, *Histoire des marchands et des marchés*, Paris, Fayard, p. 33.

<sup>98</sup> Cuvelier, M,C,J 1954, *Documents sur une mission française au Kakongo. :1766-1776*, p .50.

<sup>99</sup> Darteville, E, 1953, *Les '' Nsimbu '' : monnaie royaume du Congo*, Bruxelles, p.36.

La toponymie et l'hydronymie des peuples de Loango l'attestent. Le Capitaine Lethur<sup>100</sup>, ainsi que d'autres émettent une hypothèse qui n'est pas damnée de vraisemblance sur l'utilisation du raphia en tant que monnaie au royaume de Kongo. Les axes migratoires proposés par l'Abbé Walker Raponda montrent le contact des Vili, avec les peuples Nzabi, Apindzi, et Eshira<sup>101</sup>. Le peuple Mitsogo est cité parmi les ethnies voisines pour la qualité supérieure et la beauté des *mbongo* (morceau de toile de raphia servant de vêtement). L'explorateur Paul De Chaillu, cité par Raponda qui visite en 1963 le pays Mitsogo ajoute les *mbongo* comme marchandise la plus usuelle et la plus locale servant de monnaie courante dans cette partie d'Afrique<sup>102</sup>.

Au regard tout ceci, posons-nous la question de savoir, d'où vient alors le terme "*mbongo*" en usage chez les Apindzi et les Mitsogo et qui renvoie à la monnaie-éttoffe Kongo ? Est-ce un hasard ou une simple coïncidence de terme qui désigne un même objet et remplit la même fonction ?

Nous émettons une hypothèse pour élucider la question. La dynamique commerciale Kongo a dû introduire le terme chez ces peuples du massif du Chaillu. Le royaume de Kongo par l'intermédiaire du prince de Loango a pu imposer le terme dans ses colonies occidentales. Que l'on pense aux marchands vili (les fameux Mubire) qui ont sillonné et fondé des comptoirs dans la vallée du Niari (XVIII<sup>e</sup> siècle), ils y ont laissé des faits d'ordre culturel<sup>103</sup>. Les rois de Kongo se procurent des ressources supplémentaires par le commerce d'ivoire, avec des coupons de raphia et les esclaves ; le *nzimbu* n'étant pas toujours accepté pour paiement par les Portugais. Les rivalités luso-portugaises au XVII<sup>e</sup> siècle favorisèrent le commerce avec les Kongo. Les Hollandais utilisaient ces tissus-monnaies autochtones (coupons de raphia) sur les côtes de Loango. Ces tissus-monnaies ont-ils été revendus dans les foires européennes ou étaient-ils simplement

---

<sup>100</sup> Lethur, C, 1952, *Etude sur le royaume de Loango et le peuple Vili*, Brazzaville, Etat-major Général, M.S, dactylo, p. 26.

<sup>101</sup> Raponda Walker, A, 1960, *Notes d'Histoire du Gabon*, p.11.

<sup>102</sup> Raponda, W, idem, p. 13.

<sup>103</sup> Ngoïe-Ngalla, 1981, *Les rapports de la vallée du Niari et du royaume de Loango*, n°1426, p. 2.

des objets de curiosités ? C'est à Diangala, dans le bas-Niari (entre la Loudima et l'actuel Dolisie) que se négocient les tissus de raphia. Hormis le coupon de raphia, les palmistes et l'huile de palme ont été utilisés comme des monnaies. Les palmistes Yaka et Lali sont écoulés sur les marchés de Boma et de Cabinda. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des factoreries anglaises, hollandaises et françaises ont assuré le commerce d'huile de palme à l'embouchure du fleuve Congo.

La nature de la fiscalité Kongo n'était pas unique dans tout le royaume. Dans plusieurs provinces : Mbata, Mpangu, Nsundi, Loango et Kakongo, on constate que ce sont des tissus de fabrication locale qui tenaient lieu de monnaie principale. Les étoffes tissées se différenciaient selon leur origine et leur qualité ; mais aussi, selon leurs dimensions, leur usage et leur valeur d'échange, lorsqu'elles sont estimées en tant que monnaie. La forme standard est le carré aux dimensions variantes : 15 à 20 cm et 40 à 70 cm de côté. Le critère de taille et la qualité semblent l'emporter sur tous les autres critères. Deux unités au moins sont d'usage fréquent : Le *Lubongo* qui a la grandeur d'une feuille de papier et le *Mpusu*, celle d'une serviette de table. Ces tissus réunis par dix reçoivent le nom de *Kuta* ou *Dikuta*. Le *Lubongo* qui de ce fait, doit sans doute ses multiples et sous multiples, car toutes ces unités secondaires qui l'entourent ne peuvent être de simples synonymes. La qualité du tissu est un indice de valeur attribuée à la monnaie-raphia. Les monnaies « fortes », investies d'un grand pouvoir d'achat sont tissées avec le raphia textile *veber laurentii* La monnaie inférieure est celle tissée avec du raphia *venif era* et le latanier. La monnaie au Kongo était fonction de stratification sociale. Sa valeur variait au fil de siècles (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) et elle se dépréciait lentement sous le coup des importations textiles européennes. En effet, les étrangers au royaume vont continuer à agir sur le vieux système monétaire Kongo. Ils ont introduit des biens et des valeurs d'échange supérieur : des étoffes indiennes ou guinées, ivoire, des parasols, de soie rouge, des barrettes. Ils ont diffusé leurs propres monnaies. Ils ont créé un nouveau et puissant marché extérieur, imposant l'emploi d'une richesse définie et convertible hors des frontières du royaume. Cette « devise », était malheureusement sous-évaluée dans le temps. Il est difficile d'estimer cette dévaluation

par manque d'informations. Il est au moins reconnu que la valeur de *Lubongo* ou *Mbongo* se calcule par rapport aux monnaies étrangères.

## 6-Le palmier dans la pharmacopée kongo.

Le palmier est toujours présent dans la vie matérielle kongo. Il est aussi utilisé dans la pharmacopée. Malgré une assistance technique médicale portugaise, d'ailleurs limitée, les Kongo sont restés fidèles à leur médecine traditionnelle. F.Pigafetta au XVI<sup>e</sup> siècle constate que les gens du royaume employaient des remèdes naturels, tirés des herbes et de leurs écorces, des huiles, des eaux, des pierres que la nature leur a montrés (...), la fièvre se soignait au moyen de la poudre du bois appelé santal, rouge ou gris, qui est le bois d'aigle. Cette poudre est mêlée à l'huile de palme<sup>104</sup>. La médecine kongo utilisait en grande partie les produits du palmier. Le vin et l'huile de palme étaient d'usage courant. Ils étaient employés comme véhicule, solvant ou récipient. Les feuilles de palme ou les écorces repérées étaient consommées soit crues, assaisonnées avec du sel et l'huile de palme, soit comme légume. Les pommades étaient préparées avec un mélange de corps gras, généralement l'huile de palme. Dans la préparation des décoctions, macérés ou infusés, le choix du véhicule le plus couramment est l'eau ou le vin de palme (sève fermentée de différents palmiers), certains produits solides (amande), sont mâchés par le praticien avant d'être pulvérisé sur le malade. Les quantités prescrites sont absorbées selon le cas, en une fois, ou en prises additionnées au cours de la journée : généralement le matin de bonne heure et le soir au coucher du soleil.

## Conclusion

Au terme de cette réflexion consacrée au rôle du palmier dans la civilisation matérielle kongo, il ressort que ces sociétés, celles établies dans leur dos ainsi que celles existant devant elles, au Kongo et ailleurs, avaient une solide connaissance des vertus du palmier, son utilisation et de ses fonctions sociales. Le palmier était autrefois dans

---

<sup>104</sup> Pigafetta, F, 1963, Op, Cit, p.122.

la civilisation endogène kongo au centre de l'activité matérielle. Il était étroitement lié à l'investissement des rois, à l'architecture et assurait le moyen de transport terrestre, maritime et fluvial. Les ponts suspendus requièrent ses services. La fonction de cet arbre se trouve dans l'habillement. Il était un produit alimentaire, économique et social le plus en vue. Pour ces raisons essentielles et parce qu'il était souvent considéré comme élément symbolique et économique, un produit plus important, on pourrait penser à un certain moment par sa signification économique, sociale, le palmier était considéré comme un patrimoine national dont son utilité était polyvalente. De l'étoffe-monnaie, à la domestique en passant par la chasse, la pêche et l'alimentation, le palmier fourni les instruments de musique et de la thérapeutique Il est de ce fait, l'expression même de la vitalité Kongo.

### Références Bibliographiques

Babassana, Henri, (1978), *Travail forcé, expropriation et formation du salariat en Afrique noire*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1978, 122 p.

Bal Willy, (1963), *Le royaume du Congo au XVe et XVIe siècle ; documents d'histoire*, Léopoldville, Institut National d'Etudes politiques, collection d'histoire, 1963, 124 pp.

Balandier Georges, (1965), *La vie quotidienne au royaume de Kongo : du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 284 p.

Baratier Albert, (1885), *Au Congo, souvenir de la mission Marchand : de Loango à Brazzaville*, Paris, A. Fauayrd et Cie. 144 p.

Bontinck François, (1664), *La fondation de la mission des capucins au royaume du Congo*, décrite par Jean-François de Rome.

Cavazzi, Da Montecuccolo Giovanni, (1732), *Relation historique de l'Ethiopie Occidentale contenant la description des royaumes de Congo, Angola et Matamba*, traduit de l'italien par Charles Jean-Baptiste, Paris, Delespine, 496 p.

Cuvelier, Marcel Jean, (1954), *Documents sur une mission française au Kakongo, :1766- 1776*, 357, Institut Royal Colonial Belge, 132 p.

Dartevelle, Edmond, (1953), *Les'' Nsimbu'' : monnaie royaume du Congo*, Bruxelles, Bulletin et mémoires de la Société Royale Belge d'Anthropologie et de Préhistoire, 249 p.

Dapper Olfer, (1685), *Description de l'Afrique contenant les noms de la situation et les confins de toutes ses parties, traduit du Falamand, par O. Dapper*, Amsterdam, 612 p.

Degrampé Louis, (1801), *Voyage à la Côte occidentale de l'Afrique fait dans les années 1786 et 1787 ; contenant la description des mœurs des Etats du Congo*, Paris Dentu, Palais du tribunal, 302 p.

Dybowsky Jean, (1893), *La route du Tchad, du Loango au Chari*, Paris, Reinwald, 390 p.

Kinata Côme, (1975) *L'alimentation traditionnelle en pays Sundi*, mémoire de Maîtrise, Université Marien Ngouabi, de Brazzaville, (Congo), 132 p.

Lethur, St Paul, (1952), *Etude sur le royaume de Loango et le peuple Vili*, Brazzaville, Etat- Major Général de l'AEF, Cameroun.

Lindelom Karl (1989), *A nose trap appliance for the capture of the fruit eating of the lower Congo*, Stockholm.

Ndinga Mbo Abraham Constant, (1984), *Introduction à l'histoire du Congo : hommes et cuivre dans le Pool et dans la Bouenza avant le XX<sup>e</sup> siècle*, 176 p.

Ngoïe-Ngalla Dominique, (1981), *Les Kongo de la Vallée du Niari : origines et migrations XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Brazzaville, Presses Universitaires de Brazzaville (Congo), Pigafetta, Filippo, Lopes, Duarte, (1963), *Description du royaume de Congo et des contrées environnantes*, traduite de l'italien et annotée par Willy Bal, Louvain, Paris, Nduwelaerts, 383 p.

Proyart Abbé, (1776), *Histoire de Loango, Kakongo, et autres royaumes d'Afrique*, Paris, Mequignon.

Raponda Walker, (1960) *Notes d'Histoire du Gabon*, Montpellier, Mémoires de l'Institut, la Haye, Mouton.

Ravestein, Enest George, (1901), *The strange adventures of Andrew Battel of Leigh in Angola and adjoining regions*, Londre, HaHalkinyt Society..

Sauter Gille, (1966), *De l'atlantique au fleuve Congo, une géographie du sous- développement*, Paris, Mouton.

Sedillot René, (1964), *Histoire des marchands et des marchés*, Les Grandes études historiques, Parsi, Fayard, 165 p.

Soderberg Bertil, (1953), *Les instruments de musique au Bas-Congo et dans les régions avoisinantes : étude ethnographique*, Stocklon, The ethnographical museum of Sueder.

Torday et Joyce, (1911), *Notes ethnographiques sur les peuples communément appelés Bakuba ainsi que sur les peuplades apparentées, les Bushongo*, Tervurn

Musée du Congo-Belge, vol.1 annales T2, fasc1.

Van Overbergh, Cyr, (1959), *Le Mayombe (Etat indépendant du Congo)*, collection de Monographie ethnographique, éd De Jonque, Librairie Institut International de Bibliographie.

Wannyn, Robert, (1961), *L'art ancien du métal au Bas-Congo*, Ed. vieux Planque-Saul, Champles par Wavre Belgique